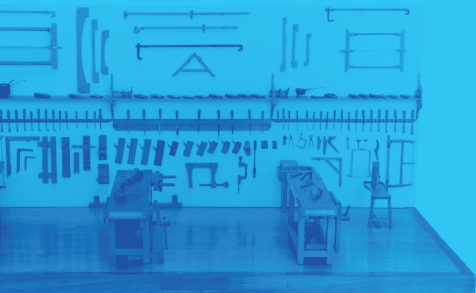
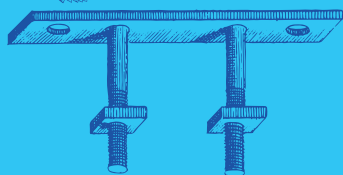


Guide
français



Top Modèles

Une leçon princièrre
au XVIII^e siècle



16.10.20
> 07.03.21





Madame de Genlis et son époque

↓ *M^{me} la comtesse de Genlis*. Boilly, Julien Léopold. Entre 1835 et 1836. Estampe, lithographie.

↓ Harpe à crochets

↘ *La leçon de harpe*, Jean-Antoine-Théodore Giroust, 1791.



Née au siècle des Lumières, Caroline Stéphanie Félicité Du Crest de Saint-Aubin, plus connue sous le nom de Madame de Genlis, est une femme de lettres aux nombreux talents. Elle s'illustre dans différents domaines tels que l'écriture, la pédagogie ou encore la musique.

Éducation musicale

Dès son plus jeune âge, Madame de Genlis est initiée à différents instruments et notamment à la harpe, en vogue au XVIII^e siècle, qu'elle pratique avec virtuosité et utilise volontiers pour son enseignement. En plus de composer, elle met au point une technique particulière de jeu, détaillée dans son ouvrage musical *Nouvelle méthode pour apprendre à jouer de la harpe*, en 1802. Cette méthode, dite de la harpe virile et dédiée à l'un de ses protégés masculins, se joue à cinq doigts. Il s'agit là d'une vraie singularité : à l'époque, et encore aujourd'hui, l'auriculaire, jugé trop faible, n'est pas utilisé.

Madame de Genlis possède plusieurs harpes des célèbres luthiers Cousineau, père et fils, qu'elle trouve néanmoins fragiles. En effet, le remplacement des crochets par des béquilles, comme c'est le cas sur le modèle exposé*, s'il permettait un son plus pur, rendait les cordes cassantes. Les béquilles seront elles-mêmes remplacées en 1799 par un système plus simple de chevilles tournantes. On doit également aux Cousineau l'étonnante invention d'une harpe à quatorze pédales, qui se distingue du modèle classique qui en compte sept.



Provenant d'une famille ayant connu un revers de fortune, Madame de Genlis va graver l'échelle sociale grâce à son mariage salutaire avec Charles-Alexis Brûlart.

Rencontre et mariage

Cette rencontre fortuite et romanesque débute lorsque son père, le marquis de Saint-Aubin, se fait capturer par les Anglais lors d'une expédition à Saint-Domingue. Cet événement malheureux sera pourtant providentiel pour sa fille. Dans sa geôle, il se lie d'amitié avec un compagnon de cellule, Charles-Alexis Brûlart, comte de Genlis, à qui il parle de sa femme et de ses enfants, en particulier son aînée, dont il loue la beauté et les talents de musicienne. En voyant le portrait miniature de la jeune fille, Brûlart tombe sous le charme et, malgré la différence de fortune et de rang social entre les deux familles, l'épouse en 1763.

Issue de la moyenne noblesse, Madame de Genlis souhaite entrer au service d'une maison prestigieuse pour y sécuriser sa situation. Son choix se porte tout d'abord sur celle de Marie-Joséphine de Savoie, épouse du comte de Provence, frère de Louis XVI et futur Louis XVIII. Sa tante, Madame de Montesson, deuxième épouse du duc d'Orléans, l'introduit au Palais-Royal, et la fait entrer au service de la duchesse de Chartres, belle-fille du duc.

Famille d'Orléans

La famille d'Orléans est une branche cadette de la famille royale de France. Louis Philippe d'Orléans (1747-1793), dit Philippe Égalité, duc de Chartres, représenté sur le médaillon avec sa femme et ses enfants*, est premier prince du sang. Descendant du frère cadet de Louis XIV, il est cousin de Louis XVI. Il peut ainsi prétendre au trône après les fils et petits-fils de France. Avec sa femme, Marie-Adélaïde de Bourbon, elle-même descendante de Louis XIV, ils auront six enfants, dont quatre survivront à la prime enfance. L'aîné, Louis-Philippe d'Orléans, accèdera au trône en 1830 par suite de la révolution de Juillet, sous le titre de « roi des Français », avant d'abdiquer en 1848.

En 1779, la duchesse de Chartres, dont Madame de Genlis est devenue dame de compagnie et confidente, lui confie l'éducation de ses filles. Félicité se découvre alors une véritable passion pour la pédagogie. Elle est nommée trois ans plus tard « gouverneur » des enfants du couple. Filles et garçons, dont l'héritier et futur roi Louis-Philippe, bénéficient de son enseignement.

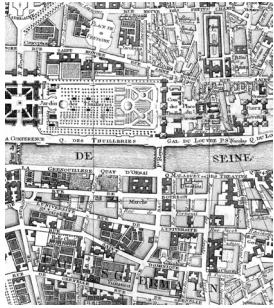
↓ Le Duc et la duchesse de Chartres et leurs enfants.

↓ *Philippe-Égalité, sa femme, leurs enfants et M^{me} de Genlis*.



↓ Détail du plan de la ville et faubourg de Paris, Mondhare, Louis-Joseph (1734-1799), 1790.

↓ Pavillon de Bellechasse par G. Garitan



Cette nomination, allant à l'encontre de tous les usages, ne manque pas de faire scandale à la cour et dans le Tout-Paris. Il apparaît impensable que l'éducation de jeunes garçons, qui plus est de sang royal, soit confiée à une femme ; le scandale est accentué par la liaison entre Madame de Genlis et le duc de Chartres, père de ses élèves. La tradition voulait qu'à partir de l'âge de cinq ans, filles et garçons soient éduqués séparément. Les princes étaient mis entre les mains de gouverneurs et de précepteurs, dispensant des enseignements distincts mais complémentaires. Madame de Genlis, faisant fi des critiques, s'installe au pavillon de Bellechasse avec la fratrie d'Orléans, Louis-Philippe, Antoine, Louis-Charles et Adélaïde, sa nièce Henriette de Sercey, son neveu César Du Crest, ses propres filles Caroline et Pulchérie, ainsi que deux orphelines anglaises Pamela et Hermine dont la rumeur dit qu'elles seraient en réalité les filles illégitimes de Madame de Genlis et du duc de Chartres.

Lieux d'enseignement

Le Palais-Royal, propriété de la famille d'Orléans depuis 1692 et réaménagé dès 1780 par le duc de Chartres, est alors au cœur de la vie mondaine parisienne. C'est là que, dès 1777, Madame de Genlis dispense son enseignement aux filles du duc et de la duchesse. En 1779, l'enseignante et ses élèves s'éloignent des mondanités en s'installant dans un lieu spécialement dédié à sa nouvelle fonction, le pavillon de Bellechasse.

Construit en 1778 par l'architecte Bernard Poyet, d'après les plans imaginés par Madame de Genlis, le pavillon est situé sur le terrain du couvent des chanoinesses du Saint-Sépulcre. Louis-Philippe et ses frères rentrent néanmoins chaque soir à pied au Palais-Royal, ne pouvant séjourner totalement dans l'enceinte d'un couvent féminin. Situé rue Saint-Dominique, près de l'hôtel des Invalides, le pavillon sera détruit vers 1800. Décrite dans *Adèle et Théodore**, « cette maison moderne comprend des bains, un cabinet d'étude, une bibliothèque de 400 volumes, un cabinet d'histoire naturelle, qui donne sur un petit jardin des plantes usuelles classées avec ordre, ayant toutes leurs étiquettes ».

À la belle saison, Madame de Genlis et ses élèves emménagent pour plusieurs mois au château de Saint-Leu. En 1780, Madame de Genlis réussit d'ailleurs à convaincre le duc de Chartres de faire l'acquisition de ce château situé à

vingt kilomètres au nord de Paris afin d'y séjourner durant les mois d'été. Le château, datant de 1693, fut détruit en 1837.

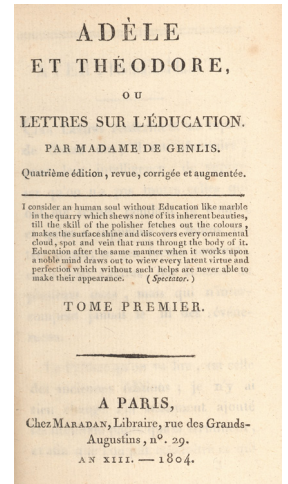
Au moment où elle se voit confier la charge de « gouverneur », Madame de Genlis publie son célèbre roman éducatif en trois tomes *Adèle et Théodore ou Lettres d'éducation**, qui aura un grand succès. Dans cette fiction teintée de réalisme, elle se représente sous les traits idéalisés du personnage principal, Madame Almane. Elle offre aux lecteurs une véritable méthode éducative tout en légitimant le rôle de la femme dans le processus d'éducation. Arguant du bénéfice d'une sensibilité proprement féminine et maternelle dans le cadre de l'enseignement, elle répond sans doute à ses détracteurs qui doutaient de ses aptitudes et du bien-fondé de sa nomination.

L'enfant et son éducation au XVIII^e siècle

Le XVIII^e siècle voit émerger une nouvelle forme d'éducation où l'enfant est désormais considéré comme un être sensible, doué de facultés qui lui sont propres, et non plus comme un adulte miniature. Auteurs et philosophes, tels que Rousseau, s'accordent pour déceler en chaque âge des capacités d'apprentissage différentes. Le rôle du jeu et des exercices pratiques apparaît comme essentiel dans la construction de l'enfant et devient un outil privilégié pour véhiculer les leçons théoriques. Madame de Genlis s'inspire de cette nouvelle pensée des Lumières pour s'affranchir et s'émanciper de l'éducation classique des princes et ainsi marquer la volonté des Orléans de rompre avec la tradition royale.

Madame de Genlis souhaite donner à ses élèves une formation complète, autant intellectuelle que physique, et organise rigoureusement leurs journées. Bien que suppléée par des précepteurs, elle assure seule l'élaboration du programme éducatif de la fratrie des Orléans et des autres pensionnaires de Bellechasse. Chaque moment de la journée, chaque saison, chaque sortie est l'occasion d'apprendre. Les paravents peints de Bellechasse se transforment en chronologie historique, le dîner en cours d'anglais, le jardin en cours de botanique et les voyages deviennent des leçons de géographie. La découverte et le jeu sont toujours liés à un enseignement.

↓ *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation*. Tome premier. Auteur : Genlis, Stéphanie Félicité Du Crest, comtesse de Genlis.



↓ Portrait par D S
de Myris –Estampe



Madame de Genlis s'appuie également sur des outils pédagogiques tels que des modèles de maisons et de palais en carton, à monter et démonter. Elle enseigne ainsi le vocabulaire lié à l'architecture. Elle met aussi à profit, chose nouvelle, la lanterne magique*.

Lanterne magique

Apparue au milieu du XVIII^e siècle, la lanterne magique permet, par un jeu d'optique et de lumière, de projeter sur un écran l'image agrandie d'un original peint sur plaque de verre. À l'extrême fin du XVIII^e siècle, la lanterne est aussi utilisée lors de spectacles accompagnés d'effets sonores et lumineux, qui sont appelés « fantasmagories » et où se mêlent terreur et merveilleux. Appréciée dans de nombreux milieux, des cabinets de physique à la cour, la lanterne est ici employée comme support pédagogique. Madame de Genlis fait réaliser par le peintre polonais David-Sylvestre Mirys, à qui l'on doit de nombreux portraits de la famille d'Orléans, une « lanterne magique historique », dévolue à l'enseignement de ses élèves. Il représente sur plus de 400 plaques de verre des épisodes extraits de la Bible, des scènes historiques, dont certaines prennent place en Chine ou bien encore au Japon. Quatre fois par semaine sont données des séances de lanterne, en anglais le plus souvent, moyen habile de dispenser deux enseignements à la fois.

Sur le portrait gravé à l'eau-forte de Madame de Genlis par Mirys* est inscrite la devise, qu'il lui fut donnée par son amant le duc de Chartres : « Pour éclairer, tu te consumes ».

D'après ses *Mémoires*, Madame de Genlis aurait été la commanditaire de ces maquettes, modèles réduits d'ateliers. Il est plus probable que ces objets aient été réalisés pour la galerie de modèles de machines du duc d'Orléans.

Les maquettes représentent les pratiques de divers métiers de l'époque. L'atelier du cloutier* par exemple, nous éclaire précisément sur le processus de fabrication des clous. La conception de ces maquettes est confiée en 1782 aux frères Périer, ingénieurs. Le mécanicien François-Étienne Calla se charge de les réaliser.



↓ Grande lanterne
magique pour
fantasmagorie,
1805-1815

Les frères Périer et François-Étienne Calla

Soutenus et protégés par le duc d'Orléans, Jacques Constantin et Auguste Charles Périer demeurent à côté de l'hôtel particulier de ce dernier à la chaussée d'Antin. Les deux frères créent ensemble la Compagnie des eaux de Paris en 1778. Un an plus tard, ils introduisent la machine à vapeur de Watt en France, qu'ils fabriquent en partie dans leur fonderie. La Constantine et l'Augustine, leurs pompes à feux inaugurées en 1781 et qui resteront en place jusqu'en 1900, alimentent en eau la capitale. C'est lors de cette période riche en activités que les frères Périer vont, avec François-Étienne Calla, réaliser les maquettes.

Élève du célèbre mécanicien Jacques Vaucanson, François-Étienne Calla maîtrise le savoir-faire du modèle réduit. Proche collaborateur des frères Périer, il réalise certains modèles de maquettes à leurs côtés. Quelques années après cette entreprise, il crée sa propre société de construction mécanique et plus tard une fonderie. Son fils prendra la suite de l'entreprise familiale en se concentrant plus spécifiquement sur la fonderie industrielle et d'art et sera le premier à produire de la fonte de fer à grande échelle pour des éléments décoratifs.

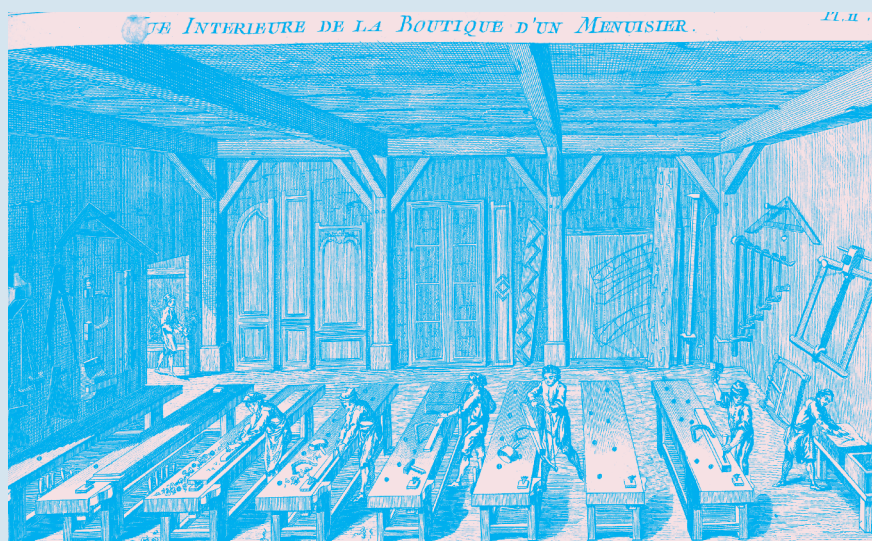


Les modèles réduits d'ateliers

↓ Planche de la *Description des arts et métiers de l'Académie des sciences*.

Dès 1802, dix-sept modèles dits «maquettes de Madame de Genlis» rejoignent les collections du Conservatoire des Arts et Métiers. Treize figurent désormais à l'inventaire du musée et onze d'entre-elles sont aujourd'hui présentées au sein de cette exposition.

Malgré l'absence de personnages, les maquettes n'en restent pas moins vivantes grâce à leur incroyable précision et à la minutie apportée à chaque élément. Réalisés à l'échelle 1/8, ces modèles réduits fourmillent de détails et reproduisent fidèlement machines et outils présents sur les planches de *L'Encyclopédie* et celles de la *Description des arts et métiers*, nous dévoilant ainsi toute la diversité des métiers et des petits industriels du XVIII^e siècle. L'observation de ces maquettes était l'occasion de se familiariser avec l'industrialisation naissante et de s'initier aux métiers techniques. Louis-Philippe dira lui-même à propos de Madame de Genlis : «elle m'a fait apprendre une foule de choses manuelles : je sais, grâce à elle, un peu faire tous les métiers [...]. Je suis menuisier, palefrenier, maçon, forgeron».



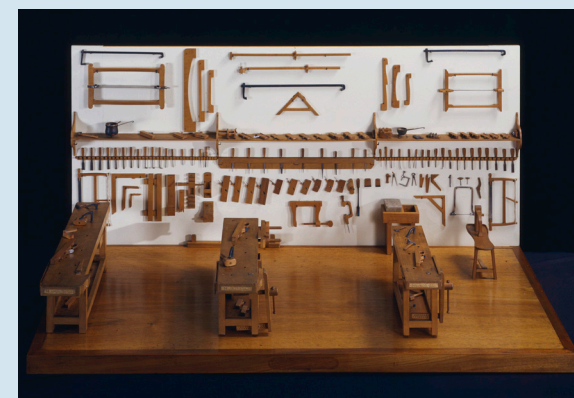
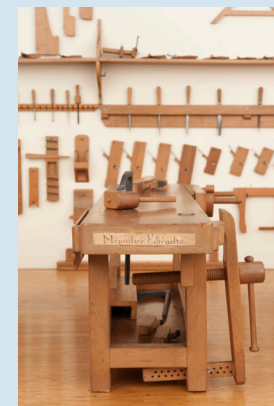
L'atelier de menuisier

Sur cette maquette sont présentés trois établis : celui du menuisier en bâtiment, celui du menuisier ébéniste et celui du menuisier carrossier. Au mur sont disposés les différents outils nécessaires à la transformation du bois : couper et scier grâce aux bédanes et à la scie à cadre ; raboter et poncer grâce à la varlope et aux bouvets ; percer et assembler grâce au vilebrequin et au pot à colle forte ; sans oublier les outils de mesure et de traçage, compas et équerre.

Pendant longtemps, le métier de charpentier fait référence au travail du bois, sans réelle distinction entre les différents ouvrages. Au cours du Moyen Âge, le métier s'organise et l'on distingue notamment les charpentiers dits de la grande cognée – outil de la famille des haches – qui réalisent les gros ouvrages, et ceux de la petite cognée, attelés à la fabrication d'ouvrages de menus bois, à l'origine de ce qu'on appelle aujourd'hui la menuiserie. Les menuisiers se distinguent ensuite en fonction de leurs spécialités tels que les huchers, aussi appelés huchiers ou faiseurs de huche, désignant les artisans spécialisés dans la fabrication de meubles. Vers la fin du XIV^e siècle, la séparation avec les charpentiers est définitive avec l'apparition de la corporation des menuisiers, qui amenuisent, c'est-à-dire qui rendent les bois menus. Au milieu du XVII^e siècle, la corporation voit apparaître les menuisiers ébénistes, qui se spécialisent dans le placage de meubles en bois d'ébène, appellation qui fera ensuite référence aux travaux en bois exotiques de qualité.

↓ Établi de l'ébéniste (détail de l'atelier de menuisier)

↓ Atelier de menuisier, 1783



↓ Serrure
à combinaison
et à pompe dédiée
au roi Louis XVI,
1786

↓ Atelier de
serrurerie, 1783



L'atelier de serrurier

La forge, commune aux métiers du métal, tient une position centrale sur cette maquette. Tout autour, les billots reçoivent bigornes et enclumes. Sur les établis, on aperçoit les étaux et différents outils, tels que des limes, accrochés au mur, alors que les outils de travail au feu sont, quant à eux, disposés sur le pourtour de la hotte.

Le serrurier, et ce jusqu'au XIX^e siècle, exerce tous les métiers du métal appliqués à la construction. Loin d'être sous-estimé, le métier de serrurier est valorisé par la création d'objets de grande facture et finement ouvragés, telles que les serrures à secret. Si une autre personne que le propriétaire tentait de forcer la serrure, celle-ci pouvait se retrouver victime d'un piège. Ne se bornant pas seulement à la fabrication de serrures et de clés, le serrurier réalise aussi bien des éléments décoratifs que des grilles de fenêtres. Cette dernière activité deviendra, par ailleurs, l'apanage des ferronniers au XIX^e siècle.

Les rois Charles IX, Louis XIII ou encore Louis XVI se prirent de passion pour l'art de la serrurerie. Louis XVI, auquel on attribue un ouvrage sur l'art du serrurier publié sous le pseudonyme de Feutry, fait d'ailleurs installer à Versailles un atelier consacré à cette discipline. Le musée des Arts et Métiers possède une serrure à combinaison et à pompe de 1786, dédiée au roi Louis XVI par le serrurier Pierre Ambroise Poux-Landry, visible au sein de la collection Mécanique du musée.



L'atelier de fabrique et de cuisson de la porcelaine

En lisant de droite à gauche la première maquette traitant de la porcelaine, on observe la partie dédiée à la fabrication de la pâte. Le puits alimente l'atelier en eau, tandis que les bacs permettent la fermentation pendant 6 à 12 mois de la pâte, composée d'un mélange de quartz, gypse pilé, argile et de débris de porcelaine. La pâte est prête lorsqu'elle dégage une forte odeur d'œuf pourri, prend une teinte bleue à gris foncé et devient moelleuse au toucher. Vient ensuite l'étape du foulage, durant laquelle la pâte est piétinée afin de la désaérer. Elle est ensuite façonnée par tournage ou par moulage, puis mise à sécher.

La seconde maquette représente la cuisson de la pâte. Le dégourdi est une première cuisson, ou demi-cuisson, à une température d'environ 800 °C pour déshydrater la pâte. Elle donne à la pièce la porosité nécessaire pour appliquer le décor, avant la deuxième cuisson définitive, à environ 1 400 °C. Ces deux cuissons sont obtenues dans deux fours distincts. Les pièces à cuire sont enfermées dans des boîtes en terre réfractaire, appelées gazettes ou cazettes, qui les protègent de la fumée et des particules pouvant créer des imperfections, ainsi que du contact direct avec les flammes.

Concernant l'art de la poterie, *l'Encyclopédie* nous apprend notamment que les ouvriers disposaient de différents repères pour déterminer la juste température du four et de la cuisson des pièces, pour arriver « à la perfection de la cuite ». Par exemple, en jugeant la couleur des flammes par une ouverture du four, où celles-ci devaient apparaître non plus rouges mais blanchâtres, ou encore lorsque les cazettes prenaient une teinte rouge.

Bien que la porcelaine apparaisse en Chine dès le III^e siècle, son secret de fabrication (l'ajout d'une argile blanche nommée kaolin) reste ignoré en Europe jusqu'au XVIII^e siècle. Un premier gisement de kaolin est découvert en 1708 en Saxe, mais il faut attendre les années 1760 pour qu'un filon soit mis au jour en France, et ce de manière fortuite. La femme d'un certain Darnet, un ancien militaire, utilisait une terre blanche pour nettoyer et blanchir le linge en remplacement du savon qui se faisait rare, lui montra cette argile. Ce dernier reconnut tout de suite le kaolin qu'il avait déjà rencontré lors de campagnes en Allemagne. Il envoie alors des échantillons à analyser et reçoit la confirmation qu'il s'agit bien de la précieuse argile

↓ Fabrique
de porcelaine :
cuisson

↓ Fabrique
de porcelaine :
préparation
de la pâte.

blanche tant recherchée. Le premier gisement français de kaolin est alors découvert, à Saint-Yrieix, au sud de Limoges. Louis XV acquiert le gisement, réservant ainsi l'usufruit à la Manufacture de Vincennes. Celle-ci devient par la suite la Manufacture de Sèvres, les lieux ayant été transférés dans un bâtiment nouvellement construit sous l'impulsion de Madame de Pompadour.



Le laboratoire de chimie

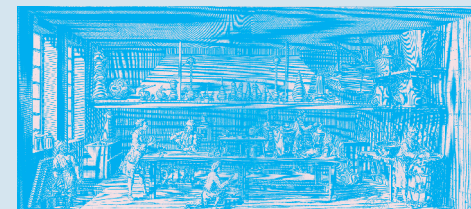
La cheminée, occupant une place centrale dans la scène, souligne l'importance de l'évacuation des fumées et vapeurs hors de la pièce. Sous cet élément, différents types de fourneaux sont disposés, rappelant ainsi que le feu tient un rôle essentiel dans le laboratoire de chimie pour la distillation ou encore la calcination. Coiffant la hotte, trois étagères révèlent une quantité de récipients : ballons, cornues, alambics ou matras. Une balance et une fontaine complètent les nombreux éléments de la maquette, faisant de ce modèle réduit un exemple de laboratoire idéal, richement doté. Enfin, sur le manteau de la cheminée sont représentés les symboles des corps chimiques tels qu'on les représente à l'époque, encore proche des notations des alchimistes. Ainsi l'esprit de vinaigre qui deviendra dans la nouvelle nomenclature de Lavoisier l'acide acétique, ou encore l'acide de sel marin qui portera quant à lui le nom d'acide chlorhydrique.

Cette maquette est une reproduction fidèle de la gravure de *l'Encyclopédie*. Et pour cause, Gabriel François Venel, directeur du laboratoire personnel du duc d'Orléans, assure la rédaction d'articles du célèbre ouvrage. Dans l'article «Chymie», qui deviendra «chimie» par la suite, il prophétise l'arrivée d'un chimiste qui révolutionnera la chimie, présageant ainsi la révolution qu'apportera Lavoisier dans cette discipline. Cet atelier miniature dessine ainsi le portrait d'une chimie d'entre-deux, entre l'alchimie et la chimie moderne.

↓ Laboratoire
de chimie

↓ Planche
«Chimiste»,
Encyclopédie
de Diderot
et d'Alembert,
T.III, pl. I

↓ Symboles :
esprit de vinaigre
et acide de sel.
Extrait de la *Table
des différents
Rapports observés
en Chimie entre
différentes
substances*,
Étienne-François
Geoffroy, 1718





Le jardin des savoirs

→ Planche
de Botanique

→ Planche
de Botanique

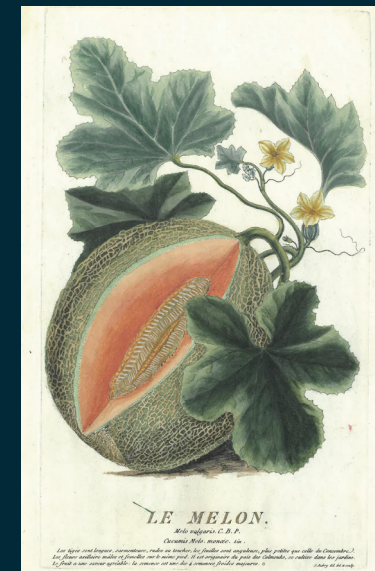
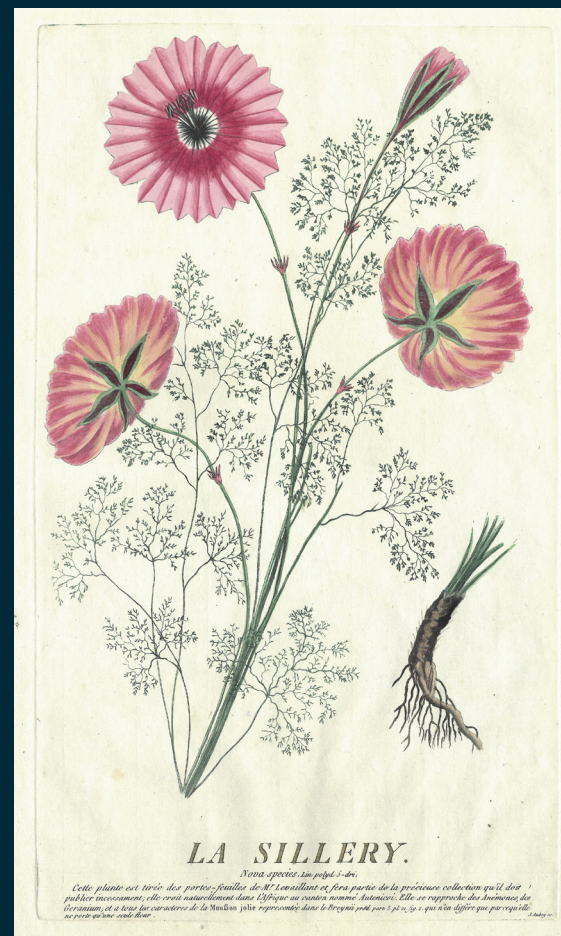
La dernière salle de cette exposition porte le nom de «Jardin des savoirs», référence à l'affection toute particulière qu'avait Madame de Genlis pour les leçons en plein air. Toujours dans cette idée de combiner enseignement du corps et de l'esprit, l'extérieur est un lieu propice tant à l'exercice physique qu'à l'étude et au savoir.

L'été au château de Saint-Leu, chaque enfant possède son propre carré de terre pour y pratiquer le jardinage. Le jardin du pavillon de Bellechasse, quant à lui, se transforme en salle de classe, où un jardinier transmet aux enfants le nom des plantes, leurs caractéristiques et leurs vertus médicinales. Les promenades quotidiennes offrent l'occasion d'apprendre «à mesurer des yeux, un espace quelconque, combien telle allée peut avoir d'arbres, combien telle terrasse a de pots de fleurs», tel que cela nous est décrit dans *Adèle et Théodore*, tout en venant compléter les planches de botanique enseignées par Pierre Philippe Alyon.

Pierre Philippe Alyon

L'étude de la botanique occupe une place de choix au sein du programme éducatif imaginé par la comtesse. Madame de Genlis engage alors Pierre-Philippe Alyon comme précepteur pour la chimie et la botanique. Ancien lecteur du duc de Chartres, proche de Madame de Genlis, il choisit cette dernière comme marraine pour sa fille, qu'elle recueillera et éduquera à son retour d'exil.

Dans son ouvrage *Cours de botanique* de 1786-1787, Alyon rebaptise plusieurs plantes en hommage à son noble entourage : la «Chartres», la «Sillery» ou encore la «Montpensier» pour *Ixia capensis flora*. Alyon est également connu pour la découverte d'un traitement à base d'oxygène contre certaines maladies vénériennes.





Les dernières années de Madame de Genlis

→ Portrait de Madame de Genlis, Adélaïde Labille-Guyard (1749-1803), 1790

↓ Portrait de Mme de Genlis



Cette mainmise sur l'éducation des enfants d'Orléans prendra fin contre la volonté de Madame de Genlis. Son engagement en faveur des idées révolutionnaires n'est pas du goût de la duchesse d'Orléans, qui craint pour l'évolution politique de son fils Louis-Philippe. Elle emmène, par exemple, ses élèves assister au chantier de démolition de la Bastille. En 1791, la duchesse décide d'éloigner ses enfants de leur gouverneur et révoque Madame de Genlis. Contrainte de quitter les lieux, elle obtient néanmoins l'autorisation de garder auprès d'elle Adélaïde. Commence alors une période d'exil en Europe qui durera près de dix ans. Elle ne reverra jamais ni son époux, ni son amant, exécutés tous deux en 1793.

De retour en France en 1800, elle obtient de Napoléon Bonaparte, alors Premier Consul, une pension ainsi qu'un logement. Madame de Genlis continue à s'adonner à l'écriture, activité qu'elle n'a jamais abandonnée depuis Bellechasse. Auteure particulièrement prolifique – on lui doit près de 140 écrits – elle inaugure son œuvre sous l'Ancien régime pour l'achever à la Restauration. Sa vie durant, elle n'aura cessé de publier, s'illustrant dans différents genres littéraires (traité d'éducation, roman, mémoires), sans jamais pour autant vivre complètement de sa plume. À plus d'un titre, elle fait figure d'exception, et notamment au sein du monde littéraire alors que l'on compte à peine trois femmes auteures pour cent écrivains.

Madame de Genlis n'aura jamais fait l'unanimité chez ses contemporains. Son affection pour la morale et la religion, qu'elle défend dans ses écrits, mais qu'elle ne met pas toujours en pratique, est tournée en dérision. Cette critique du discours des philosophes et des auteurs de *l'Encyclopédie* lui vaudra par la suite une mise à l'écart de l'histoire de la littérature.

Après avoir assisté à la révolution de juillet 1830, puis à l'avènement le mois suivant de son ancien élève, Louis-Philippe, couronné roi des Français, Félicité de Genlis, s'éteint à 84 ans, le 31 décembre de cette même année.

* Objet présent dans l'exposition



Légendes et crédits photographiques :

Mme la comtesse de Genlis. Boilly, Julien Léopold. Entre 1835 et 1836. Estampe, lithographie. Inv. G.10297. Paris Musée. © CCO Paris Musées/ Musée Carnavalet

La leçon de harpe, Jean-Antoine-Théodore GIROUST, 1791. Dallas Museum of Art, Foundation for the Arts Collection, Mrs. John B. O'HaraFund, Dallas © Image courtesy Dallas Museum of Art

Harpe à crochets. Inv. 03690 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Franck Botté

Le Duc et la duchesse de Chartres et leurs enfants © Musée Louis-Philippe château d'Eu

Philippe-Égalité, sa femme, leurs enfants et Mme de Genlis © Musée Louis-Philippe château d'Eu

Détail du plan de la ville et faubourg de Paris, Mondhare, Louis-Joseph (1734-1799), 1790. Gallica Pavillon de Bellechasse par G.Garitan —CC BY-SA 4.0

Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation. Tome premier. Auteur: Genlis, Stéphanie Félicité Du Crest, comtesse de Genlis. © Réseau-Canopé - Le Musée national de l'Éducation

Grande lanterne magique pour fantasmagorie, 1805-1815. Inv. 14142- © Musée des Arts et Métiers -Cnam/photo Michèle Favareille

Portrait par D S de Myris -Estampe © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Franck Botté

Planche de la *Description des arts et métiers de l'Académie des sciences*. © Musée des Arts et Métiers-Cnam/ Pascal Faligot. Seventh Square

Atelier de menuisier, 1783. Inv. 128 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Sylvain Pelly

Établi de l'ébéniste (détail de l'atelier demenuisier) Inv. 128 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Franck Botté

Pot contenant la colle (détail de l'atelier de menuisier). Inv. 128 © Musée des Arts et Métiers -Cnam/photo Sylvain Pelly

Atelier de serrurerie, 1783. Inv. 126 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Sylvain Pelly

Soufflet pour le feu de forge (détail de l'atelier deserrurier). Inv.126 © Musée des Arts et Métiers -Cnam/photo studio Cnam

Serrure à combinaison et à pompe dédiée au roi Louis XVI, 1786. Inv. 937 © Musée des Arts et Métiers -Cnam/photo Sylvain Pelly

Fabrique de porcelaine : cuisson. Inv. 136 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Sylvain Pelly

Fabrique de porcelaine : préparation de la pâte Inv. 136 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Sylvain Pelly

Gazettes ou cazettes (porcelaine). Inv. 136 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Sylvain Pelly

Zone de foulage (porcelaine). Inv. 136 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Sylvain Pelly

Laboratoire de Chimie, 1783. Inv. 131 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Sylvain Pelly

Fours et fourneaux (détail du laboratoire de chimie) Inv. 131 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Sylvain Pelly

Symboles : esprit de vinaigre et acide de sel. Extrait de la Table des différents Rapports observés en Chimie entre différentes substances, Étienne -François Geoffroy, 1718. Source gallica.bnf.fr / BnF

Laboratoire de chimie (détails). Inv. 131 © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Sylvain Pelly

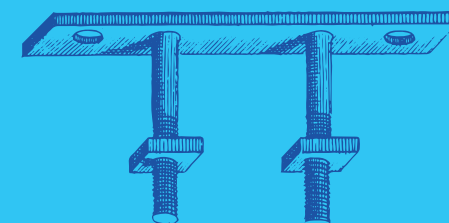
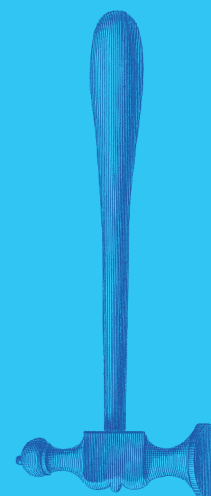
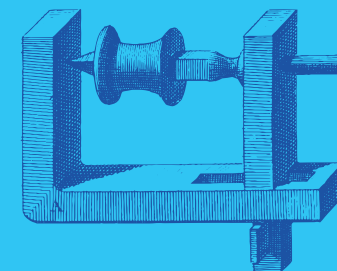
Planche «Chimiste», *Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*, T.III, pl. I © Musée des Arts et Métiers -Cnam/ Pascal Faligot, Seventh Square.

Planche de Botanique
Cours de botanique pour servir à l'éducation des enfants de S.A sérénissime Monseigneur le duc d'Orléans où l'on a assemblé les plantes indigènes et exotiques employées dans les Arts et dans la médecine, par Pierre-Philippe Alyon.
La sillery © Musée Louis-Philippe château d'Eu

Planche de Botanique
Cours de botanique pour servir à l'éducation des enfants de S.A sérénissime Monseigneur le duc d'Orléans où l'on a assemblé les plantes indigènes et exotiques employées dans les Arts et dans la médecine, par Pierre-Philippe Alyon
Le Melon © Musée Louis-Philippe château d'Eu

Portrait de Madame de Genlis, Adélaïde Labille-Guiard (1749-1803),1790 © 2020 Museum Associates /LACMA. Licenciée par Dist. RMN-Grand Palais/ image LACMA

Portrait de Mme de Genlis © Musée des Arts et Métiers-Cnam/photo Franck Botté



Heures d'ouverture
Mardi au jeudi : 10h00 – 18h00
Vendredi : 10h00 – 21h00
Samedi et dimanche : 10h00 – 18h00
Fermé les lundis, le 1^{er} janvier,
le 1^{er} mai et le 25 décembre.

Musée des Arts et Métiers
60 rue Réaumur, Paris 3^e
arts-et-metiers.net

Réseaux sociaux
● artsetmetiers
i musee.des.arts.et.metiers
© museedesartsetmetiers
#ExpoTopModèles

